

L'édition de création en bibliothèque (municipale)

On nous assure que si les bibliothèques pour la jeunesse n'ont pas été à l'origine du renouveau de l'édition pour enfants, elles l'ont, pour le moins, accompagné. Pour ultime preuve, l'existence des « Trois Ourses »¹, association fondée et animée, entre autres éminents membres, par des bibliothécaires, et qui nous a donné à voir et à lire ou relire Komagata, Munari, Rojankovski, Paul Cox...

Thierry Ermakoff

Direction régionale
des affaires culturelles
d'Auvergne
thierry.ermakoff@culture.gouv.fr

L'affaire semble se passer différemment pour les sections adultes des bibliothèques municipales. Les bibliothécaires, plus soucieux de rédiger des chartes d'acquisition mesurées, d'appliquer des techniques managériales participatives, et d'offrir un catalogue cohérent et structuré, se seraient éloignés – si jamais ils en avaient été proches – de la création éditoriale. Nous renvoyons, à ce propos, à l'article de Louis Seguin².

Tragique

Après les grands mouvements éditoriaux des années 2003 et 2004 (rachat de VUP-Éditis par un ex-constructeur d'automobiles, puis avis défavorable de la commission européenne, puis rachat du Seuil par La Martinière), nous n'avons, il est vrai, que rarement entendu les bibliothécaires sur ces questions, comme si l'économie du livre – et surtout ce qui se passe à ses marges – leur était un peu indifférente. Dans le même temps, le sinistre vécu par nombre d'éditeurs diffusés et distribués par les Belles Lettres n'a pas outre mesure ému, malgré les soutiens publics,

la profession. Sans partager pour autant le point de vue d'Édith Avril dans la revue *Esprit*³, ces absences interrogent.

Qu'en est-il de l'édition de création en bibliothèque ? Traiter de cette question implique des points de vue personnels et des perspectives subjectives que nous assumons, sans barguigner, et qu'il convient de développer.

Les loups vont où ?

Qu'est-ce que l'édition de création ? Chacun convient qu'il y a deux logiques contradictoires dans l'édition : l'une, qui colle au plus près de la demande, c'est par exemple *Allah superstar*⁴, ou la livraison la plus récente – mais hélas pas la dernière – de Bernard-Henri Lévy, toutes productions dont on nous avait assuré l'ardente et urgente nécessité. Bref, c'est, pour reprendre l'expression de Bertrand Leclair, l'industrie de la consolation.

Et puis il y a – parfois au sein des mêmes maisons –, et souvent chez de petits éditeurs, (qui ne sont pas tous constitués sous forme associative,

1. 2, passage Rauch à Paris.

2. Louis Seguin, « Accueillir la création », *BBF*, 2002, n° 6, p. 65-77.

3. « Incertitudes sur la politique du livre et l'impartialité de l'État », *Esprit*, juin 2003.

4. Grasset, 2003.

Thierry Ermakoff est conseiller pour le livre et la lecture à la Drac Auvergne. Ingénieur informaticien, il a été directeur de la Bibliothèque municipale de Blois. Il a participé à Littérature contemporaine en bibliothèque (Cercle de la librairie, 2001) et collabore régulièrement au BBF.

coustant jusque tard le soir des cahiers soigneusement typographiés qu'ils diffuseront dès le lendemain dans une antique fourgonnette d'occasion), le souci et l'exigence intellectuelle du texte ou de la collection. De vrais éditeurs professionnels, quelle que soit leur taille, publient ces livres dont Kafka disait qu'« ils doivent être la hache qui brise la mer gelée en nous ». Bref, c'est l'autre nom de la prise de risque et qui concerne au

Comment les bibliothèques créent-elles leur public ? Comment l'entretiennent-elles ? À partir de quelles offres éditoriales ?

premier chef la poésie et le théâtre, mais aussi la philosophie et la littérature, celle, bien sûr, dont Jean Paulhan disait qu'on ne la lisait pas.

Nous nous devons de citer ici Thierry Marchaisse, alors responsable de collections de philosophie au Seuil, et cofondateur de la collection « Sources du savoir » chez le même éditeur, lors des journées consacrées à « la philosophie et au roman contemporain en questions », qui se tinrent à Orléans en novembre 2000 : « Il y a une espèce de tassement et d'effritement du lectorat qui nous préoccupe, nous, les éditeurs : on est en effet en train de changer de paradigme du côté de la philosophie elle-même. Nous nous trouvons dans un

entre-deux, qui expliquerait la relative désaffection des lecteurs. Or, le lectorat n'existe pas avant : il n'y a pas de lectorat en soi, puis des auteurs qui lui apporteront des messages philosophiques. Il y a une formation, une construction, du reste réciproque, auteur-lecteur. »

Comment les bibliothèques créent-elles leur public ? Comment l'entretiennent-elles ? À partir de quelles offres éditoriales ?

Hourra les morts !

Méthodologiquement, il est, bien sûr, impossible de solliciter directement les éditeurs, puisque les bibliothécaires se fournissent en librairie. Aussi, nous avons retenu arbitrairement une liste de treize auteurs ou titres (cf. encadré) et nous avons interrogé dix-sept bibliothèques municipales dont le catalogue est en ligne.

Sur ces dix-sept bibliothèques, dix sont des établissements de grande ville (supérieure ou égale à 130 000 habitants), ou de ville dont la bibliothèque labellisée « BMVR » – bibliothèque municipale à vocation régionale – a ouvert récemment, et dont on peut raisonnablement penser qu'un effort significatif a été accompli pour l'accroissement des fonds, et sept sont des bibliothèques de ville moyenne (de 50 000 à 80 000 habitants), l'ensemble étant censé couvrir le territoire national.

L'interrogation des catalogues en ligne – quand ils ont le mérite d'exister – est d'une grande instruction. On peut y apprendre, par exemple, que Verdier est domicilié à Paris, que lorsqu'une recherche n'aboutit pas, c'est qu'elle est due, selon certains logiciens, à « une erreur de syntaxe », on trouve tout aussi bien Stiegler avec Stiglitz, bref, le lecteur est renvoyé à sa propre incompetence, voire à sa propre ignorance. Mais les défaillances de la triomphante technique ne doivent pas masquer des résultats contrastés, et pour tout dire assez décevants.

Les treize auteurs ou titres retenus sont les suivants :

- 1 Bernard Stiegler pour *Aimer, s'aimer, nous aimer* et *Passer à l'acte*, tous deux publiés chez Galilée.
- 2 Franck Venaille pour *Tragique, La descente de l'Escaut* publié chez Obsidiane, et/ou *Capitaine de l'angoisse animale* publié chez Obsidiane-Le Temps qu'il fait.
- 3 Arno Schmidt pour son œuvre publiée chez Tristram.
- 4 Laurence Sterne, pour la nouvelle édition de *La vie et les opinions de Tristram Shandy* dans la nouvelle traduction et présentation de Guy Juvet (tome 1), publié chez Tristram, 1998.
- 5 Catherine Pozzi pour *Le journal de jeunesse 1893-1906, Le journal 1913-1934, et La correspondance Pozzi-Paulhan 1926-1934*, publiés chez Claire Paulhan, 1997 et 1999.
- 6 Christian Godin, pour les sept tomes de *La totalité* parus chez Champ Vallon.
- 7 Jean Grenier pour *Sous l'occupation*, édition de Claire Paulhan, paru chez Claire Paulhan, 1999.
- 8 Jean-Pascal Dubost pour *Les loups vont où ?* publié chez Obsidiane, quasi ex-aequo du prix du « Petit Gaillon » 2002.
- 9 Gérard Busquet et Jean-Marie Janon pour *Tombeau de l'éléphant d'Asie*, prix du « Petit Gaillon » 2002, publié chez Michel Chandeigne.
- 10 Werner Heisenberg, pour *Philosophie : le manuscrit de 1942*, édition remarquable de Catherine Chevalley, publiée au Seuil par Thierry Marchaisse et Jean-Marc Lévy-Leblond en 1998.
- 11 Loup Verlet pour *La malle de Newton*, publié chez Gallimard en 1994.
- 12 *Les ratés de la littérature*, actes du colloque des Invalides de 1998, publiés par les éditions du Lérot en 1999.
- 13 Roger Laporte pour *Variations sur des carnets*, publié chez Cadex en 2000.

Les égarés

C'est Arno Schmidt qui est le plus présent avec dix bibliothèques qui proposent ses œuvres. Ensuite, Franck Venaille se taille un joli succès (d'estime), puisque cinq bibliothèques présentent les œuvres retenues, et pour celles-là, plus de dix titres au total (notons que sept bibliothèques possèdent d'autres titres, souvent anciens, parfois épuisés).

Loin derrière, six établissements (sur dix-sept) possèdent *Tombeau de l'éléphant d'Asie* (un effet médiatique ?), six également *La malle de Newton*.

Jean Grenier, mélangé parfois avec Christian Grenier, voire avec Jean-Claude Grenier, est présent dans cinq bibliothèques (sur dix-sept).

Bernard Stiegler est proposé dans quatre bibliothèques (sur dix-sept), avec, pour deux d'entre elles, l'ensemble quasi complet de son œuvre. Catherine Pozzi et Christian Godin sont au catalogue de trois bibliothèques (toujours sur dix-sept). Concernant Catherine Pozzi, trois possèdent néanmoins les éditions antérieures parues chez Verdier et Ramsay. Quelques-unes possèdent des ouvrages épars de Christian Godin.

Quatre bibliothèques ont acquis l'ouvrage d'Heisenberg, et quelques-unes présentent la version « *light* » publiée chez Allia.

Deux bibliothèques ont soutenu l'effort des éditions Tristram en achetant l'ouvrage de Laurence Sterne qu'elles publiaient : certes, il s'agissait du tome 1, mais l'encouragement à publier eût gagné à être plus soutenu.

Enfin, qu'on se rassure, une seule bibliothèque a acquis l'ouvrage de Roger Laporte, et *Les loups vont où ?* et *Les ratés de la littérature* ne sont offerts au lecteur nulle part.

Que tirer de ces constats, bien parcellaires et lacunaires ? D'abord, que les collections des bibliothèques sont parfois peu suivies : cinq bibliothèques ne proposent de Bernard Stiegler qu'un ou deux titres de la trilogie *La technique et le temps* ; une

seule propose la totalité de *La totalité* de Christian Godin.

La diffusion et, *a contrario*, la confidentialité des catalogues des éditeurs n'ont rien à voir à l'affaire : il est aussi facile de repérer Champ Vallon que Pleins feux, et Le Seuil que Michel Chandéigne.

Côté poésie, on apprécie les valeurs sûres : Jean-Pascal Dubost apparaît dans de nombreux catalogues de bibliothèques, mais surtout pour (le

Oui, sûrement,
l'édition de création,
dans son acception
la plus large,
est sous-représentée
en bibliothèque

remarquable) *C'est corbeau* (Cheyne, Poèmes pour grandir) ou pour les publications liées à ses travaux avec les écoles : les bibliothèques pour la jeunesse seraient-elles toujours plus réceptives ?

Côté philosophie, Christian Godin est souvent proposé pour l'ouvrage qu'il a publié avec Jacques Testart (*Au bazar du vivant*, paru au Seuil, collection de poche, 4,50 euros), ou pour des publications certes honorables mais qui sont des opuscules (*Faut-il réhabiliter l'utopie ?*, Pleins feux, 2000, 8,38 euros) et accessibles dans des collections bon marché. Or, le rôle du service public des bibliothèques est bien, nous semble-t-il, d'acquérir et de faire connaître des œuvres forcément chères : chaque tome de *La totalité* coûte en moyenne 40 euros ; quant à Heisenberg, *Philosophie : le manuscrit de 1942*, publié au Seuil, il coûte 30 euros. L'éditeur serait-il le seul à prendre le risque ? Cette question mérite d'être posée : quand la collection « Sources du sa-

voir » fut créée au Seuil, les éditeurs Jean-Marc Lévy-Leblond et Thierry Marchaisse, signaient cette profession de foi : « *Le principe de cette collection est simple : remettre en circulation - présentés, expliqués et réinterprétés à la lumière des recherches actuelles - les textes fondamentaux, sources du savoir. [...] Ces textes célebres et dont les ressources scientifiques, philosophiques, voire esthétiques, restent inépuisables sont, pour beaucoup, introuvables. Les rendre accessibles est le meilleur moyen de démontrer que la science, pour peu qu'elle ne se réduise pas à une affaire de spécialistes, ne cesse jamais de penser.* » Or, Le texte de René Descartes, *Le Monde. L'Homme*, (288 p., 44 euros) introuvable, n'a, depuis son édition en 1996, trouvé que moins de mille acquéreurs.

Enfin, côté géographie, il est indifférent d'habiter le nord, le sud, l'est ou l'ouest. Il y a de bonnes bibliothèques partout, et de piètres collections itou.

Donc, oui, sûrement, l'édition de création, dans son acception la plus large, est sous-représentée en bibliothèque : beaucoup moins présente, en tout cas, qu'elle ne devrait l'être. Ces données sont corroborées par le nombre de bibliothèques municipales abonnées au *Mâche-Laurier* (une trentaine sur 3 000, soit 1 %), à *CCP* (une trentaine), à *Alliage* (15). Le sommet est atteint par le nombre d'(in)abonnés à *L'Alambic*⁵ (deux, méritant un prix Nobel, une médaille Fields, nous pouvons les citer : Saint-Herblain, dont on connaît la richesse et la quasi-exhaustivité du fonds théâtre, et Romorantin, dont les collections de littérature et de poésie sont connues au-delà des mers. Ces deux bibliothèques ne faisaient pas - volontairement - partie de notre échantillon).

5. On s'(in)abonne chez Éric Dussert : 29, rue Borrégo, 75020 Paris. Cette publication est toujours gratuite : il suffit de fournir des enveloppes format A5, timbrées à 0,58 euro à votre nom et adresse. Il n'est jamais trop tard.

Souvenirs d'un Hélikonneur

L'association Hélikon a été fondée par François Boddaert, poète et éditeur dans l'Yonne (Obsidiane). Il était entouré d'un petit groupe d'éditeurs, de libraires, d'écrivains, de bibliothécaires représentant assez fidèlement la chaîne du livre : en tout, une bonne douzaine de personnes dont la majorité vivait et travaillait en région, en Bourgogne notamment. La déclaration solennelle de cette initiative fut faite au Salon du livre de 1995, à Paris, sous la houlette de Christine Ferrand (actuelle rédactrice en chef de *Livres Hebdo*).

L'objectif de l'association au nom polysémique (de l'hommage à Bobby Lapointe à l'interpellation du quidam qui dédaigne les livres) était, et est toujours, d'assurer de manière résolue et militante, la défense du livre de création ainsi qu'en témoigne le manifeste initial :

*Attendu que les livres manifestent les mouvements de pensée d'une époque qui nous engage pour le présent et l'avenir,
 attendu qu'éditer est un acte de liberté absolue,
 attendu que la diffusion et la distribution du livre font prospérer les monstres multinationaux plus soucieux de rentabilité que d'émotion, de découverte et de passion,
 attendu que le marché occulte la réalité de toute la production disponible,
 attendu que les moyens d'information sont monopolisés par ceux qui les détiennent,
 nous, lecteurs, auteurs, chercheurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, médiateurs – les colporteurs du livre, signataires de ce manifeste, appelons tous ceux qui ont conscience de l'urgence à se mobiliser, individuellement et collectivement, et décidons de mener ensemble des actions concrètes pour hélikoner l'édition de qualité avec, notamment, la publication d'un bulletin trimestriel et l'organisation de manifestations multiples et originales autour du livre.*

La nouvelle se répandit dans les gazettes et sur les ondes. Environ 200 personnes adhèrent. Ce qui est à peine croyable et montre à quel point l'espérance et la soif de justice (« *Les méchants sont comme la paille que le vent dissipe* », Psaume 1) sont enracinées dans le cœur de l'homme. 200 personnes crurent ou espèrent que les « méchants » (Lagardère, Messier, etc.) perdraient de leur omnipotence et que le regroupement d'une douzaine de personnes respectables (j'en étais), sans moyens, dispersées et

par ailleurs fort occupées, allait sauver ou donner un nouvel élan à l'édition et à la librairie de création (les deux étant bien évidemment associées).

C'eût été proprement miraculeux, c'est dire à quel point, comme le psalmiste, nous attendons un miracle, et surtout, à quel point l'oppression médiatique et commerciale dont sont victimes ces éditeurs et ces libraires est forte pour que l'enthousiasme (peut-être la crédulité) soit aussitôt au rendez-vous ! Concrètement – car il fallait bien être concret – l'association mit en œuvre, comme elle l'avait promis, son premier bulletin. Il se proposait de signaler les bons livres dont aucun média ne parle (expérience vécue quotidiennement par tout bon lecteur). Devait suivre et a partiellement suivi (grâce à Patricia Menay et Marie-Pierre Rigollet) un annuaire des éditeurs de création, lesquels devaient fournir (en payant ? sans payer ?) des informations sur leur production : ainsi les bibliothèques, en leurs vastes et modernes vaisseaux tout de verre habillés, sauraient où trouver (vite commandés, vite payés) les bons livres des bons éditeurs qui leur font défaut.

Ce programme qui demandait beaucoup de temps, d'efforts (et un peu d'argent) connut des bonheurs divers. Les éditeurs de création assument, souvent seuls, le processus d'édition (parfois en exerçant un autre métier qui les nourrit) : ils négligent de fournir les précieuses informations attendues (il faut bien dire la vérité). Le projet de réunir en une ville moyenne librairie et bibliothèque fut difficile à mettre en place. Libraires et bibliothécaires s'adorent, mais de loin. Les tentatives pour créer des manifestations multiples et originales réussirent ici (Semur-en Auxois) et se perdirent dans les sables en d'autres endroits (et même dans le Chambéry d'un des fondateurs).

Il n'est donc pas étonnant qu'ensuite beaucoup d'adhésions tardèrent à être renouvelées, que le *turn-over* s'accéléra au sein du groupe d'animateurs : des régionaux espacèrent leur venue (coût des voyages) ; des libraires partirent ; d'autres suivirent, etc.

Mais de nouveaux venus prirent la relève. Ce fut la belle époque de la querelle du droit de prêt. L'association se divisa. Elle soutint pourtant mon *Éloge des bibliothèques*, fermement opposé à la taxe sur la lecture, refusé par un nombre éloquent de grands (et de petits) éditeurs. « *Quel est (ou que devrait être) le rôle des bibliothèques de service public, ou l'utopie*

qui les soutient, entre l'école de Jules Ferry et les maisons de la culture de Malraux ? » interrogeait la prière d'insérer (que personne n'inséra) : bonne question, toujours d'actualité.

Peu après, François Boddaert devenant vice-président et moi président, une équipe renouvelée relança l'association. Henri Poncet et Comp'Act assurèrent la réalisation du bulletin. Jacques Damade et la Bibliothèque lui succédèrent. Le Centre national du livre octroya à cette association « nationale » une modeste, mais utile, subvention (depuis pérennisée) – quand les livres stockés par les Belles Lettres brûlèrent.

Hélikon lança une souscription auprès des grandes entreprises françaises pratiquant le mécénat culturel, chères à Jacques Rigaud et à Jean-Jacques Aillagon. Hors la BNP et la Caisse des Dépôts, tous ces grands argentiers répondirent *niet* – la Fondation Hachette, la Fondation de France et l'Académie française (qui ne répondit pas) en tête. Les statuts, stricts, du mécénat français n'avaient prévu aucune ligne pour les éditeurs incendiés (mais pour les jeunes talents, la chanson française, la restauration des églises bretonnes, etc.). L'argent va aux actions médiatisées, la silencieuse petite édition ne l'est pas. Cependant, de nombreux lecteurs, poètes, écrivains, envoyèrent des chèques, modestes ou non. Hélikon réussit ainsi à réunir la somme de 10288 euros qui sont utilisés à rééditer, de neuf éditeurs différents, neuf livres ayant disparu dans les flammes. (Peu d'échos dans les bibliothèques.)

De cette difficulté à se faire entendre est né le prix de poésie/Hélikon qui cherche à amener, par ce biais, des lecteurs à un recueil paru au cours des deux années écoulées. Le prix a été décerné en 2003 à *Sur les ponts de la nuit* de Luc Richer aux éditions Alidades : une belle plaquette (très artisanale) d'un éditeur au beau catalogue dont on ne voit la production en pile nulle part.

Au même moment, l'association L'Animal de Pline poursuivant des buts similaires, discernait, à de la prose cette fois, son prix du Petit Gaillon ; les deux associations ont décidé de fusionner : Jean-François Feuillette, infatigable lecteur, en sera le nouveau président.

Tout ceci peut paraître hors sujet (et l'est sans doute) autant qu'anecdotique. L'expérience d'Hélikon montre cependant à quel point l'attente et les besoins sont grands en ce domaine. Elle montre aussi la nécessité de changer à l'échelon régional ou local les politiques du livre (s'il y en a) et la difficulté presque

insurmontable au plan national de préserver un îlot de création et d'indépendance au sein d'un système commercial et médiatique, niveleur par définition, qui ne régit pas seulement les ventes directes, mais qui a un impact général, notamment sur la lecture publique.

Fort d'anciennes expériences (notamment sur les méthodes – dites globales – d'apprentissage de la lecture) j'ai appris que les vérités les plus évidentes sont celles dont on se protège le mieux. Je me permets donc, pour conclure, de livrer trois constats :

- Le gonflement de la production et donc des ventes, le développement des albums pour la jeunesse masquent le recul régulier (inexorable ?) de la littérature générale, au sens large, (la seule qui importe), recul qui deviendra plus sensible au fur et à mesure que les générations de grands lecteurs (ceux qui ont plus de soixante ans) disparaîtront.
- Les librairies perdent régulièrement des parts de marché (comme on dit). Celles qui survivent, quand elles sont importantes, ressemblent de plus en plus à des Fnac (ce qui n'est pas un compliment). Elles suivent avec des nuances, mais elles suivent, le matraquage médiatique et les arguments des diffuseurs. Les autres – les plus petites, les plus vaillantes – sont en danger de mort dans l'indifférence générale*. Il est donc urgent de changer les règles du jeu.
- Les bibliothèques et les bibliothécaires, tant dans leur gestion (cet absurde contrôle municipal) que dans le programme de formation (initiale et continue), ne semblent pas avoir conscience de l'écrasante responsabilité qui est devenue la leur du fait des bouleversements en cours dans la chaîne du livre. La mise à disposition permanente d'un fonds récent (deux à vingt ans), le soutien à la création font désormais partie de leurs missions (plus que la vidéo).

Et puisque j'ai commencé par le Psalmiste, je finirai par lui (Psaume 1) : « *Heureux le bibliothécaire qui ne marche pas selon le conseil des méchants, qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs, mais qui trouve son plaisir dans la bonne littérature et la méditation jour et nuit.* » Qu'il n'oublie pas cependant que la maison brûle !

Baptiste-Marrey
Écrivain public bénévole

* Pourquoi un libraire n'aurait pas une bourse pour être en résidence dans sa librairie ? Et que ne l'a-t-on fait pour les disquaires ?

Aimer, s'aimer, nous aimer

Pour autant, *Le matricule des anges*, mensuel de littérature contemporaine, annonce 405 abonnements en bibliothèque municipale, pour 38 euros annuels, c'est beaucoup, c'est peu, c'est selon.

Pour autant, les CRL (centres régionaux du livre) et autres offices du livre s'engagent de plus en plus fermement en faveur de la littérature contemporaine. Pour ne prendre que deux exemples, Les Petites Fugues, en Franche-Comté, a permis, pendant deux semaines, quatre-vingt-dix rencontres en librairies, bibliothèques... avec des écrivains vivants, qui font œuvre de littérature ; en Auvergne, Littinérance, sur un principe proche, et avec les mêmes ambitions, réunit dix auteurs et dix comédiens.

Faisant le constat que les fonds des librairies et des bibliothèques n'étaient pas toujours ce qu'on est en droit d'en attendre, le CRL Auvergne a proposé une sorte de « veille » éditoriale en poésie, théâtre, littérature,

aux bibliothèques de la région, qui semble trouver un écho, jusque dans les fonds de nos froides vallées. Ces festivals ont une ambition nationale, voire internationale, même s'ils n'en ont pas l'envergure financière. Ils mobilisent des crédits publics de faible ampleur, leurs invités y sont rémunérés et accueillis. La mutualisation est proclamée, l'évaluation promise. Le public très majoritairement bipède, souvent rural, parfois étudiant, rarement égaré, toujours ému. La foule du Grand Soir de la littérature est parfois au rendez-vous. Et le public de ces rencontres manifeste là une de ses plus belles récompenses : la fidélité contagieuse.

C'est sur cette fidélité que nous voudrions conclure, en citant Philippe Pignarre, responsable des éditions des Empêcheurs de penser en rond, lors de ces mêmes journées d'Orléans : « *Je rejoindrai maintenant Thierry Marchaisse, sur l'idée qu'un public se crée, c'est comme un marché, il se crée toujours. Pour avoir côtoyé l'industrie pharmaceutique, je sais*

qu'elle crée le médicament en même temps que le marché qui va s'y intéresser. Il faut créer des publics pour nos livres de philosophie. Je suis très frappé de constater comme c'est vrai dans le domaine de la psychiatrie que je connais mieux. Il y a par exemple le succès du livre de Marie-France Irigoyen sur le harcèlement moral : il s'est vendu à 400 000 exemplaires. Dans le domaine de la psychopathologie, c'est un phénomène tout à fait exceptionnel ; en général, les livres se vendent à quelques milliers d'exemplaires, dans le meilleur des cas. Eh bien ce livre crée un nouveau public pour ce domaine, là où on croyait que le public était définitivement restreint. Il va falloir maintenant l'entretenir ce public, l'intéresser à d'autres livres, etc. »

La voilà donc, cette question, intacte, du public, et de ce qu'on lui propose – ou pas – à lire.

Mars 2004